

## Des nouvelles de mon engagement solidaire en Ouganda Lettre circulaire n°2 – Septembre 2020



Chère famille, chers ami·e·s, proches et intéressé·e·s,

Voici venu le temps de vous envoyer ma deuxième lettre circulaire. D'après certains de vos retours, elle était attendue avec beaucoup d'impatience. Cela me fait vraiment chaud au cœur que vous ayez du plaisir à me lire.

Vos messages et e-mails réguliers me font toujours un immense plaisir, même si je tarde parfois un petit peu à vous répondre. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur (vous me connaissez : la ponctualité n'a jamais été mon fort). Recevoir des nouvelles de vous et de la Suisse, savoir comment vous allez, atténue les quelques 9'500 kilomètres qui me séparent géographiquement de vous. Sentir votre intérêt pour ma vie ici, ce que je deviens et comment avance mon projet me remplit de joie. Un grand merci pour votre intérêt et soutien. Merci aussi pour tous vos dons versés à Eirene Suisse en soutien à mon projet. Vous êtes géniaux !

Dans cette lettre circulaire, je vais vous raconter ce qui s'est passé ici ces trois derniers mois depuis ma dernière lettre de mai. Inévitablement et même si nous sommes tous fatigués d'en entendre parler, je mentionnerai le Covid-19, comment la pandémie a affecté mon projet, l'organisation dans laquelle je travaille et le bien-être de nos bénéficiaires. Puis, je vous expliquerai ma visite sur le terrain en août dernier.

### Des mesures Covid-19 qui se prolongent

Comme pour ainsi dire tout le monde partout sur le globe, ma vie professionnelle et sociale a bien évidemment été impactée par la pandémie du coronavirus. Les bureaux de Refugee Law Project (RLP) sont restés fermés pendant quatre mois, d'avril à juillet. Habitant à cinq minutes à pieds du



Home office sur ma terrasse avec Gilbert.

bureau, j'ai continué à m'y rendre de temps en temps avec l'un de mes collègues. Cela me permettait surtout d'éviter les maux de dos que me provoquent les chaises que j'ai à la maison mais aussi de changer d'air. Depuis juillet, on a gentiment rouvert et les collaborateurs peuvent décider s'ils veulent se rendre au bureau ou s'ils préfèrent continuer à travailler depuis la maison. Le bureau est en général à moitié plein. Cela me fait du bien de revoir mes collègues et de

retrouver une ambiance normale de travail. Les « you are lost » (cf. ma lettre précédente pour les explications contextuelles) étaient au rendez-vous et ont fusé à la reprise.

Comme décrit dans ma précédente lettre circulaire, l'Ouganda a très rapidement mis en place des mesures afin de freiner l'arrivée et la propagation du virus dans le pays. Officiellement et depuis le mois de mai, chaque individu âgé de plus de six ans doit maintenir une distance de quatre mètres avec toute



Rue commerçante à Kampala le 20 juin dernier.

autre personne et a l'obligation de porter un masque en public, que ce soit dans la rue, dans les magasins, au marché, en voiture ou au travail. Comme vous pouvez le voir sur la photo ci-dessous, ces règles ne sont en réalité que très moyennement respectées.



Centre-ville de Kampala (appelé « downtown ») en plein confinement le 20 juin dernier également.

Depuis fin juillet, les boda bodas peuvent enfin reprendre des passagers. Cela signifie que je peux maintenant à nouveau traverser la ville sans être coincée deux heures dans une voiture Uber prise dans les bouchons. Par contre, les bodas ont un



Les restos locaux n'ont jamais vraiment fermé. Il était toujours possible d'aller chercher à l'emporter ou plutôt de se faire livrer. En photo, un plat typique de la région : une assiette de riz avec du matooke (banane plantain), du posho (bouillie de farine de maïs), du cassava frit (manioc), quelques légumes verts, du yam (sorte de pomme de terre de couleur violet clair), de la courge et de la patate douce ; le tout accompagné d'un bol de haricots rouges. En général il y a aussi un morceau de viande – poulet, bœuf ou poisson.

couvre-feu à 18h. Quand je vois arriver 17h, je m'inquiète déjà de devoir trouver un boda pour rentrer chez moi dans les temps. Par conséquent, très peu de sorties possibles après le boulot... ! À condition qu'ils n'enclenchent pas l'air climatisé, les magasins, hôtels et restaurants ont pu rouvrir. Les transports publics roulent mais en

diminuant de moitié le nombre de passagers. Cela m'avait presque manqué de ne plus me faire harceler par les incessants « muzungu, ou beautiful (c'est selon), you go where ? » des conducteurs de taxis (traduction littérale du Luganda, et du français par la même occasion : tu vas où ?). Question à laquelle je suis censée répondre « I stay (here) » (qui signifie : je reste) si je ne veux pas monter dans leurs minibus et continuer mon chemin à pieds. Le couvre-feu de 21h pour les piétons et voitures est toujours en vigueur, tout comme la fermeture de l'aéroport, des écoles, des centres de culte et de sport, des bars et des cinémas.



Un autre plat typique de la région : assiette de riz pilau avec un tout petit peu de chou et des haricots rouges. À nouveau, pour ceux qui peuvent se le permettre, le pilau se mange généralement avec du bœuf, du poulet ou de la viande de chèvre.



Les magnifiques masques de protection ougandais en tissu coloré (appelé « kitenge »).

Faire réparer son ordinateur en plein confinement, ou comment les Ougandais-es trouvent toujours une solution

Avant d'aborder des thématiques plus sérieuses, laissez-moi vous raconter l'une de mes péripéties du confinement. Le 14 mai dernier, alors que la totalité des transports publics et privés étaient à

l'arrêt absolu et tous les commerces strictement fermés, j'ai eu la bonne idée de me servir un verre d'eau juste à côté de mon ordinateur. Il ne m'a fallu qu'un poil de maladresse pour que le verre se renverse et que l'eau s'introduise gentiment mais sûrement dans mon outil de travail indispensable.

Après avoir laissé échapper bien quelques jurons en français qui n'ont pas manqué de choquer Gilbert, étonné de me voir élever la voix de la sorte, il fallait bel et bien trouver une solution. C'est dans ces moments-là qu'il faut savoir faire marcher ses relations. Ni une ni deux, Gilbert sort son téléphone pour appeler un chauffeur qui se trouve à l'autre bout de la ville mais qui possède un précieux autocollant sur sa voiture, ce qui signifie qu'il est autorisé à rouler en cas d'urgence ceci malgré le confinement (mon ordinateur flambant neuf entre la vie et la mort est une urgence plus que justifiable, n'est-ce pas ? 😊).

La contrainte du moyen de transport était résolue, il restait quand même un problème et pas des moindres. Le magasin informatique censé réparer mon ordinateur n'avait aucune chance d'être ouvert étant donné le confinement. À nouveau, après quelques tours de passe-passe, Gilbert a réussi à se procurer le numéro WhatsApp d'un des informaticiens du magasin. J'appelle de suite ce numéro, il me dit que oui effectivement il est d'accord de s'occuper de mon pauvre ordinateur, mais qu'il est chez lui, à plusieurs kilomètres du magasin, et que du coup il faut d'abord passer le chercher.

Imaginez-vous qu'à Fribourg un employé de la Fnac soit disposé à ce que vous l'appeliez sur son numéro privé, que vous alliez le chercher à son domicile alors qu'il est tranquillement en train de faire sa sieste, avant de vous diriger vers Fribourg Centre et qu'il vous ouvre spécialement la porte afin de s'occuper de votre appareil. À Kampala, ce n'est pas du tout un problème. Nous avons donc attendu notre informaticien quelques minutes sur le parking de la station-service devant chez lui car il voulait quand même prendre une douche avant

de nous rejoindre. Après qu'il ait sauvé la peau de mon portable, on l'a tout bonnement ramené chez lui avant de rentrer sur Old Kampala. En fin de compte, j'ai été en mesure de me balader en voiture dans Kampala en strict confinement et surtout eu la possibilité de faire réparer mon ordinateur dans un magasin informatique fermé. La magie de l'Ouganda !

### Les conséquences de la pandémie pour les migrant·e·s forcé·e·s

Comme vous le savez, la pandémie du Covid-19 a engendré la fermeture des frontières dans le but de ralentir la propagation du virus. Qui dit verrouillage des pays dit aussi que des femmes, hommes, filles et garçons ont soudainement été bloqués dans leur fuite, au milieu des conflits armés, avec l'impossibilité de continuer vers l'Ouganda ni de retourner en arrière dans leur pays d'origine.

Trois mois après la fermeture des frontières, face à l'urgence de la situation, l'Ouganda a décidé de laisser entrer quelques 10'000 personnes qui étaient coincées dans le « no man's land » entre la République démocratique du Congo et l'Ouganda. Ces individus fuyaient les affrontements violents dans la province de l'Ituri dans l'est de la République démocratique du Congo où ils risquaient leur vie à chaque instant.

La pandémie rime avec une réduction des rations alimentaires destinées aux migrants forcés dans les camps. Le gouvernement ougandais a suspendu les activités de la plupart des organisations d'aide pour cause de non-respect des règles organisationnelles. Alors que les ressources disponibles pour répondre aux besoins fondamentaux des habitants des camps étaient déjà limitées auparavant, les besoins déclenchés suite à la pandémie posent des défis supplémentaires pour fournir protection et assistance à cette population.

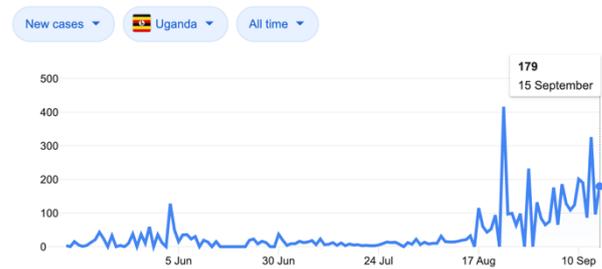
Comme nous l'avons lu un peu partout dans le monde, le confinement a pour conséquence une

augmentation des violences familiales. Les restrictions imposées aux travailleurs humanitaires signifient aussi que les habitants des camps ont accès à moins de services médicaux et de personnel qualifié vers qui se tourner. En plus de cela, il semblerait que le nombre de mariages d'enfants ait augmenté. En effet, les familles qui ne peuvent sortir des camps durant la journée pour gagner leur vie en raison des restrictions de mouvements doivent trouver d'autres moyens de générer des revenus. Marier sa fille signifie recevoir une dot qui peut s'avérer non négligeable, particulièrement si la fille a de la valeur autrement dit si elle a fait des études.

La situation n'est nullement meilleure pour les réfugiés urbains (c.-à-d. les réfugiés qui ont quitté les camps et qui pour la plupart se sont établis dans la capitale ougandaise). Ceux qui avant le virus étaient capables de se débrouiller et de se nourrir par eux-mêmes en travaillant dans l'économie informelle ont perdu leur source de revenus sans bénéficier d'aucune protection sociale et alors que les prix des denrées alimentaires augmentent. Le gouvernement ougandais a bien distribué de la nourriture, mais celle-ci s'est avérée de si piètre qualité qu'immangeable et surtout pleine de vers.

### Le coronavirus, état succinct de la situation actuelle

Les premiers mois, l'Ouganda a réussi à maîtriser la pandémie. Le nombre de nouveaux cas positifs au Covid-19 par jour se situait généralement en dessous de 30 et il n'y avait quasiment aucun décès. Dès la mi-août, la courbe des nouveaux cas a augmenté mais heureusement elle ne semble, pour l'instant, pas avoir atteint la forme exponentielle tant redoutée. Avec une moyenne de 113 nouveaux cas par jour (du 15 août au 15 septembre) pour une population totale d'environ 44.72 millions, la situation n'est pas dramatique ; surtout quand on la compare à celle de la plupart des autres pays.



Graphique : Wikipédia (<https://bit.ly/2HJ47jD>).

À ce jour (c'est-à-dire le 16.09.2020), le nombre de personnes qui ont été testées positives au virus en Ouganda s'élève à 5'266 (0.01% de la population), dont 2'404 sont rétablies. En comparaison, le nombre de cas en Suisse se monte actuellement à 48'265 (0.56% de la population, un pourcentage donc 56 fois plus élevé qu'en Ouganda). Jusqu'à maintenant, 60 personnes sont décédées à la suite du virus en Ouganda (0.14 pour 100'000 personnes). Ce chiffre est minime lorsqu'on le met en parallèle avec le nombre de personnes qui décèdent chaque année suite à un accident de la route (27.4 pour 100'000 personnes en 2016).

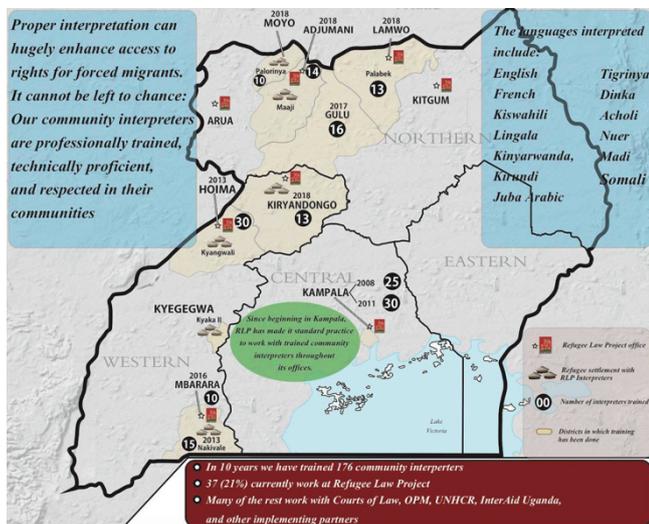
À noter cependant que les statistiques suisses tout comme les statistiques ougandaises ne représentent probablement qu'imparfaitement la réalité et sont à considérer avec précaution.

### Premier déplacement sur le terrain

À la fin août, j'ai finalement eu l'occasion de quitter la région du centre (où se trouve la capitale Kampala) et de me rendre dans les régions de l'ouest et du nord de l'Ouganda pour une dizaine de jours. Mon premier déplacement sur le terrain était initialement prévu à fin mars début avril mais avait été annulé en raison du confinement occasionné par la pandémie.

Si le siège de RLP est basé à Kampala, l'organisation est également constituée de onze autres bureaux dispersés dans le pays, la plupart près des différents camps de réfugiés et de déplacés internes. Avec cinq de mes collègues de Kampala, nous avons rendu visite à nos collègues

des bureaux de terrain situés à Kiryandongo, Gulu, Kitgum, Lamwo et Adjumani tout en animant plusieurs formations et en participant à diverses réunions. Cela a été une expérience très enrichissante. En plus de voir un peu du pays, j'ai pu rencontrer mes collègues sur le terrain physiquement (cela change des réunions mensuelles virtuelles de tout le personnel par Zoom), être enfin capable de mettre des visages sur des noms et comprendre les dynamiques des différentes équipes de l'organisation.



Carte issue d'un poster de RLP publié en 2018. Il n'est plus d'actualité mais donne une idée géographique des différents lieux.

Avec mes collègues du bureau d'Adjumani, j'ai eu l'occasion de participer aux sessions de *screening* de nos bénéficiaires dans le camp de réfugiés et déplacés d'Agojo. Le camp d'Agojo a ouvert en 2016 en réponse à l'afflux de réfugiés sud-soudanais qui fuyaient l'insécurité et les conflits armés dans leur pays d'origine et arrivaient en Ouganda. Il accueille 3'000 personnes et se situe dans le district d'Adjumani au nord-ouest de l'Ouganda à la frontière avec le Soudan du sud.

Hormis les dizaines de panneaux des différentes organisations internationales et locales affichées à l'entrée du camp, entrer dans le camp d'Agojo ressemble à première vue à traverser n'importe quel village rural ougandais. On y voit des gens qui discutent assis sous les arbres, des enfants qui jouent et rient, de la lessive qui sèche au soleil ; il y a un petit marché, un poste de police et une

école. Comme le camp a ouvert il y a quelques années déjà, les habitants ont eu le temps de construire leurs maisons (voir les deux premières photos à la page suivante).

En réalité, les habitants du camp d'Agojo reçoivent une certaine ration de nourriture par mois ainsi qu'un montant d'argent pour vivre. Avec le Covid-19, les rations de nourriture qui étaient déjà à peine suffisantes ont diminué d'un tiers et l'argent de moitié. En plus d'avoir tout perdu et de devoir faire une croix sur leur vie d'avant, les migrants forcés se retrouvent dans une situation où ils ont perdu leur autonomie. Cela s'ajoute aux traumatismes qu'ils ont vécu durant la guerre et la fuite, les blessures physiques et psychologiques, la perte d'un, plusieurs ou tous les membres de leur famille et amis.



Une petite fille du camp d'Agojo croisée sur la route. Elle ramène du bois pour la cuisine et un jerrican d'eau.

C'est notamment sur ces derniers points que RLP intervient. Mes collègues (sous la forme de binômes constitués d'un interviewer et d'un interprète) sont installés dans un coin du camp sous différentes tentes à l'abri des regards. Les



*Camp d'Agojo situé à 16 km à l'ouest de la ville d'Adjumani.*



*Encore une photo du camp d'Agojo.*



*Autre ambiance dans l'immense camp de Palabek situé juste en face de la frontière avec le Soudan du Sud dans le district de Lamwo. Il est l'un des plus récents en Ouganda et accueille plus de 50'000 personnes. Contrairement aux habitants du camp d'Agojo, une grande partie des occupants de Palabek vivent sous des tentes du UNHCR où la chaleur est étouffante et l'intimité inexistante.*

habitants du camp peuvent venir quand ils veulent pour parler des préjudices liés à la guerre qu'ils ont entendus, vus ou eux-mêmes directement vécus.

Lorsque le bénéficiaire arrive, l'interviewer et l'interprète lui expliquent qui ils sont, comment agit RLP et quels services l'organisation peut offrir, en quoi va consister la discussion et quelles en sont les fins. Par le biais des informations collectées, RLP aide à améliorer le soutien que les organisations sont en mesure d'offrir aux personnes survivantes de violences liées à la guerre. Après avoir demandé au bénéficiaire s'il souhaite continuer, l'échange peut alors commencer.

La discussion est guidée par un questionnaire habilement articulé. Ce dernier a été élaboré de manière à permettre au bénéficiaire d'exposer ses expériences de violence physique et psychologique en se sentant à l'aise et compris. Il faut savoir que les bénéficiaires n'ont pour la plupart jamais divulgué entièrement leur histoire. Une telle discussion est généralement difficile car ils doivent rouvrir de douloureuses cicatrices, des événements qu'ils s'étaient peut-être jurés de ne jamais révéler ; il en résulte fréquemment des sentiments de honte voire de culpabilité.

Être face à une personne, là devant toi, qui te raconte les yeux fuyants qu'elle a été détenue par des soldats pendant plusieurs semaines dans une hutte sans fenêtre, qu'elle a été torturée à chaque interrogation plusieurs fois par jour (coups au niveau du visage, de l'abdomen, du dos et des parties génitales), qu'elle était forcée de pénétrer et de se faire pénétrer par d'autres détenus, qu'elle a des douleurs anales qui ne lui permettent plus de se pencher, de soulever un



*Illustration : RLP.*

jerrycan d'eau ou d'aller correctement à selles, que lorsqu'elle a été relâchée, sa famille et son bétail avaient disparus, qu'elle a retrouvé sa femme durant la fuite mais que son couple tombe en ruine car elle n'est plus capable d'avoir une



Illustration : RLP.

érection et donc de « produire » des enfants, que l'odeur des latrines dans le camp lui rappelle ses semaines en détention où il y avait un bidon

pour tous les détenus, quasiment jamais vidé, qui débordait et inondait le sol une fois rempli d'excréments ; tout cela est choquant, révoltant et ne laisse évidemment personne de marbre.

Néanmoins, comme cela faisait déjà quelques mois que j'étais confrontée et peu à peu familière avec les différentes expériences de violence physique et sexuelle auxquelles nos bénéficiaires font face, j'ai pu prendre part aux sessions de *screening* en étant préparée et sans que mes émotions ne prennent trop le dessus.

Un entretien dure en moyenne une heure. La durée de l'échange dépend du temps dont le bénéficiaire a besoin pour raconter son histoire et des choses qu'il a à raconter. Parfois, plusieurs pauses sont nécessaires car les événements partagés sont intenses et font surgir de vives émotions. Quelquefois, le bénéficiaire demande à pouvoir se lever et se dégourdir les jambes car les blessures qu'il endure l'empêchent de rester assis sur une longue durée. Certaines interviews se font en position debout voire couchée car le bénéficiaire ne peut plus s'asseoir du tout.

À la fin de l'échange, nous demandons au bénéficiaire comment il se sent après avoir eu cette opportunité de parler. Ce qui est extrêmement encourageant est que la majorité des bénéficiaires (plus de 80%) disent se sentir

heureux, satisfaits, pris en charge, soulagés ou reconnaissants d'avoir enfin pu être pleinement écoutés. Seuls 4% des interviewés mentionnent le fait de se sentir mal, être tristes ou inquiets et uniquement 1 bénéficiaire sur 1'000 exprime se sentir moins bien qu'avant l'interview.

Une fois l'entretien terminé, nous sommes en mesure de proposer un suivi au bénéficiaire et de l'orienter selon ses propres besoins décrits durant la discussion. Le bénéficiaire est dirigé vers les programmes de RLP qui peuvent l'accompagner (service d'assistance psychosociale et santé mentale, soutien en cas de violences sexuelles et basées sur le genre, service d'aide juridique, etc.) ou vers d'autres organisations ou institutions qui offrent par exemple des soins médicaux et psychologiques, fournissent des moyens de subsistance et un logement ou encore assurent le traçage de membres de la famille disparus durant le conflit ou la fuite.

Je vous propose de visionner le témoignage poignant d'une réfugiée sud soudanaise dans un reportage intitulé *21 years running* de RLP (vidéo d'une dizaine de minutes sous-titrée en anglais) que vous trouverez sous le lien suivant : <https://bit.ly/332h00d>.



Image tirée du film *21 years running* de RLP.

Dans les régions de Kiryandongo et d'Adjumani, nous avons organisé des formations auxquelles le personnel de santé des hôpitaux dans lesquels nous envoyons nos bénéficiaires a participé. Les formations avaient notamment pour but de sensibiliser sur qui sont nos bénéficiaires, de quels genres de violences ils ont potentiellement été

victimes et à quoi il faut être particulièrement attentif lors d'une consultation médicale. Il arrive en effet souvent qu'un bénéficiaire explique en détails ce qui lui est arrivé lors de la session de *screening*.

Mais plus tard, lorsqu'il est examiné par le médecin, il ne se plaint que de simples douleurs



Formation du personnel de santé des hôpitaux de la région de Kiryandongo. À noter le respect des distances physiques, le port du masque et la contrainte du nombre maximum de 15 participants.

abdominales alors qu'en réalité il aurait besoin de chirurgie reconstructive au niveau des parties génitales. Travailler avec des patients issus de la migration apporte son lot de challenges comme le fait de devoir inclure un interprète lors la consultation, les différences culturelles, les éventuels a priori, etc.

J'ai aussi eu l'occasion de visiter le centre national de documentation sur la mémoire et la paix dont s'occupent mes collègues à Kitgum. Sous la forme d'un musée, il documente et communique sur les



Le centre national de documentation sur la mémoire et la paix de RLP.

conflits et abus qui ont eu lieu en Ouganda. Je le recommande vivement à tous ceux qui prévoyaient de venir me trouver durant l'année et qui je l'espère pourront le faire en 2021 quand le virus sera de l'histoire ancienne (soyons optimistes !).

À droite, quelques photos prises à Gulu où j'ai eu le temps de me balader durant le week-end.



À Gulu, beaucoup moins de trafic et surtout des arbres et des champs au beau milieu de la ville. On y respire plus facilement que dans la capitale.



Le marché de Gulu.



L'atelier de la boutique Amani ya Juu qui, à Gulu, soutient les femmes qui ont été enlevées et réduites en esclavage par les soldats de la Lord's Resistance Army durant les conflits. Amani ya Juu propose à ces femmes une formation en couture, un travail et leur permet par conséquent d'être indépendantes.



Nourriture locale Acholi. Du riz et du matoke sont également servis dans le nord du pays. Par contre, les légumes et la viande sont cuisinés dans une délicieuse sauce à la cacahuète. La boule de couleur brune à côté des trois patates dans l'assiette blanche est appelée kalo (pain de millet). On prend un petit peu de pâte avec la main et on la pétrit entre les doigts pour former une boule avec un creux au milieu (comme une cuillère) avant de la tremper dans de la sauce. C'est tout un art !



De retour à Kampala, en rouge et blanc avec Solomy. Fêter le 1<sup>er</sup> août en Ouganda.

Avant de terminer, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer !



Pour autant que « the Old Man with the hat » (ou, le président ougandais) se décide à rouvrir l'aéroport, j'ai l'immense plaisir de vous informer que mon engagement solidaire en Ouganda se transformera en notre engagement solidaire en Ouganda et se prolongera jusqu'en début 2022. Nous vous donnerons plus de détails à ce sujet lors de l'arrivée (tant attendue) de Rémi à Kampala.

Par le biais de mes lettres circulaires et de mes nouvelles par messages et courriels, vous avez certainement compris que j'adore ma vie ici, que mon projet est passionnant et qu'il me reste encore énormément de travail à abattre. Je suis donc heureuse d'avoir la possibilité de poursuivre cette aventure ougandaise une année de plus et de pouvoir y inclure Rémi. Ce n'est que du bonheur !

À bientôt,  
Alice

Une fois de plus, merci infiniment de me lire ♥

E-mail : a.alicehorner@gmail.com  
WhatsApp : +41 79 389 46 93

Eirene Suisse | 1200 Genève  
CCP : 23 - 5046 - 2  
IBAN : CH93 0900 0000 2300 5046 2  
SWIFT/BIC : POFICHBEXXX  
Mention : Alice / Ouganda

## Mes suggestions du moment



Comme vous le savez peut-être, j'ai toujours été plus lecture que films. Cette fois ce sera donc uniquement des livres que je vous recommande.

« *Kintu* » de Jennifer Nansubuga Makumbi

(existe en version traduite en français sous le même titre)

Roman écrit par une auteure ougandaise en 2014. Il est basé sur l'histoire des Ganda et se construit autour de malédictions générationnelles que subit une même famille. Le premier chapitre raconte l'histoire de Kintu Kidda, et chaque chapitre suivant se concentre sur la vie de chacun de ses descendants, depuis 1750 jusqu'à 2004. Le roman m'a fait retourner à Sainte-Croix en me rappelant les Rougon-Macquart de Zola, mais en un seul livre et avec moins de passages descriptifs interminables.

« *What Is the What: The Autobiography of Valentino Achak Deng* » de Dave Eggers  
(existe en version traduite en français : *Le Grand Quoi*)

Roman publié en 2008 et basé sur le récit oral de Valentino Achak Deng, sud-soudanais Dinka qui a parcouru des centaines de kilomètres avec d'autres enfants afin de fuir les atrocités de la guerre. Il a passé plusieurs années dans des camps de réfugiés en Éthiopie et au Kenya avant d'obtenir un visa pour les USA en 2001. Son histoire touchante aide à comprendre les enjeux de la guerre civile au Soudan pour un enfant de tout juste 6 ans, les violences et traumatismes, la survie dans la fuite face aux dangers, la faim et l'épuisement ainsi que la vie dans les camps et plus tard en tant que réfugié dans un pays occidental. Avec une question récurrente du protagoniste : « Si tout le monde part, qui va reconstruire le pays ? ». Il y a un passage du roman, dans le camp de Pinyudo en Éthiopie, où Valentino Achak Deng rencontre pour la première fois un homme blanc, poilu sur les bras et les jambes, rougi par le soleil et transpirant. Ce dernier lui fait particulièrement mal au cœur car il a l'air de souffrir et ressemble étrangement à un cochon. En plus de faire sourire car très bien écrit, ce passage permet d'appréhender la perception habituellement opposée à la nôtre.

